

LES SEMEURS DE CORRUPTION
POSTFACE

Par Ahmed Gasmi, traducteur.

Le désert et le monde

En 1973 paraissait au Caire *Fasâd al-amkinah* (littéralement : la corruption des lieux), une œuvre de Sabri Moussa, journaliste, scénariste et romancier. Ce roman, que nous proposons aux lecteurs sous le titre *Les semeurs de corruption*, avait commencé à paraître en feuilleton en 1969. En 1974, l'auteur reçut un prix prestigieux décerné par l'État.

Dans *Les semeurs de corruption*, l'Égypte que décrit Sabri Moussa est un pays en déshérence livré aux étrangers qui exploitent ses richesses de façon sauvage. Le pays est gouverné par le roi Farouk, ultime représentant de la dernière famille royale avant la prise du pouvoir par Nasser en 1952. C'est un souverain corrompu, soutenu par les étrangers dont il sert les intérêts au détriment du peuple égyptien. Dans ce contexte marqué par la corruption, Sabri Moussa fait vivre un aventurier venu d'Europe. Une sorte d'Ulysse à la recherche de lui-même et du salut dans le Désert Oriental, dit aussi Désert Arabique. Au terme de ses pérégrinations forcées, Nicolas échoue dans le Darhib, un lieu du bord du monde. Ingénieur des mines d'origine caucasienne, il a déjà connu bon nombre de pays avant de trouver refuge en Italie où il a épousé Ilya. De ce mariage, est née une fille, prénommée elle aussi Ilya. Est-il italien ? Est-il caucasien ? Il ne le sait plus. Aussi part-il pour l'Égypte à la recherche de lui-même. Dans ce nouveau pays, il est confronté au problème de sa véritable identité, qui se pose alors en termes nouveaux. Qui est-il au juste ? Est-il un vulgaire exploiteur comme son partenaire en affaires – un bourgeois égyptien sans scrupules – ou bien est-il proche des gens du désert, des Bédouins dont il admire la dignité ancestrale et le sens de l'honneur ? La réponse à cette question est malaisée.

Montagne, désert, ciel, mer, terre : c'est dans ce décor que les personnages se meuvent et accomplissent les rites d'une religion païenne à laquelle ils sont conviés par la nature même du lieu. L'entreprise de l'auteur est une gageure. En effet, comment présenter des personnages à la fois réels et mythiques ? Mythiques, ils le sont dans la mesure où ils sont chargés de symboles. La pureté de la jeune Ilya et la dignité des pêcheurs et des Bédouins sont les seules valeurs qui s'accordent avec le désert, théâtre d'un combat permanent entre la paix et la désolation. D'abord

protégé contre les hommes de la ville, le Darhib est soudain envahi par le roi et sa cohorte de femmes et d'hommes aux mœurs dissolues. Incontestablement, le désert est le sujet principal du roman. La description de cet espace majestueux ouvre et clôt l'œuvre. Entre ces deux bornes du récit, un moment est isolé : l'épisode de la chasse royale. Épisode qui se situe au paroxysme de l'action. À cette occasion, le roi abuse de la toute jeune Ilya. Ebranlé par le choc provoqué par le viol de sa fille, Nicolas sombre dans la folie.

Le roi ne dispose pas seulement de la fille de Nicolas à sa guise mais il fait de même avec tous ses sujets. En effet, soumettre à son bon plaisir des êtres faibles et sans défense, c'est un privilège que lui confère un pouvoir absolu peu soucieux de morale. Ainsi Abd Rabbou Krichab est obligé de copuler avec une vache marine – un dugong femelle dont le corps évoque grossièrement la sirène des mythes anciens - sous le regard du roi et de sa cour. Un acte monstrueux et une scène pitoyable qui préludent à ce qui va suivre : l'orgie royale.

Bien qu'il renferme dans ses profondeurs le talc qui attire des hommes sans scrupules, le Darhib est, par définition, stérile. Sa stérilité répond à celle de Nicolas. Mais les hommes de la ville ne sont nullement découragés par l'hostilité du désert. Mus par le profit, ils mettent tout en œuvre pour imposer leur volonté à la nature sauvage. Armés de pics et de pioches, les ouvriers venus d'un autre monde s'acharnent sur la montagne. En face d'eux, un jeune homme déboussolé assiste au le viol de la terre de ses ancêtres qui, jusque-là fièrement improductive, se met soudain à livrer du talc et de l'or à des gens venus d'ailleurs. Obéissant à un vieux rite païen, le jeune Issa s'empare du lingot d'or gardé jalousement par les prospecteurs et l'emporte pour le présenter à Koka Loanka - son ancêtre mythique -, avant de le ramener au campement. Incompris, il est accusé de vol et doit subir une variété bédouine de l'ordalie, épreuve qui l'innocente.

La langue de Sabri Moussa, qui a souvent recours à la métaphore, est incontestablement poétique. La poésie s'impose parce qu'elle est dans les choses elles-mêmes. Sabri Moussa ne fait que la mettre en forme de façon objective. Ce monde poétique que l'auteur restitue par les mots semble fait d'un incessant va-et-vient entre le désert et l'âme. Sabri Moussa offre au lecteur un tableau vivant et plein de couleur du Désert Arabe, un lieu lointain qui invite au mystère et à l'aventure. Quand on a refermé ce livre, il reste des visions qui, paradoxalement, paraissent bien réelles parce que, au fil de la lecture, des détails se sont gravés dans la mémoire visuelle tant la force des images frappe l'imagination. Mais l'auteur est aussi quelqu'un qui regarde les faits. C'est pourquoi son roman possède indéniablement une dimension épique.

La leçon du texte liminaire est à méditer. Sabri Moussa y insiste sur le mystère du Darhib et, en tant que créateur, sur sa dette envers cette montagne. C'est dans ce monde mystérieux qu'il

invite le lecteur à plonger. Ce que l'auteur doit au Darhib c'est, ni plus ni moins, de la reconnaissance.

Tout au long du récit, l'exploration du Darhib est déterminante. Rendue au réel par les mots et les images, la tonalité des choses répond au désarroi de Nicolas. La relation entre l'homme et le désert est décrite avec une douce cruauté qui ne laisse pas indifférent. Le lecteur est séduit par ce lieu qui, malgré sa désolation, est l'espace privilégié de la vivification d'états intellectuels que le monde des hommes civilisés a endormis. Tout cela, Sabri Moussa le rend manifeste.

Une idée tient à cœur à Sabri Moussa : la corruption. Elle a pour pendant naturel la pureté originelle, mise à mal par les hommes venus de la ville. Corruption des innocents et exploitation sauvage de la nature vont de pair. Dans cette dualité désert-monde « civilisé », on serait tenté de lire la situation de l'homme contemporain essayant vainement de faire échec à une mondialisation rampante. Un combat où la pureté finit par céder devant la corruption et la soif du profit.

Nicolas est-il tout simplement un fou ? Fou, il l'est sûrement, mais pour de bonnes raisons. Cependant, il n'est nullement une anomalie dans le désert. Sabri Moussa décrit le tragique des émotions du héros sans les noyer dans le pathologique. La vie de Nicolas devient alors de l'art. Celle des Bédouins aussi. Ces hommes qui hantent le désert assistent impuissants au bouleversement de leur univers quotidien et sont contraints d'affronter les contingences d'une nouvelle situation que les étrangers leur imposent. Dans ce contexte tragique, il faut souligner fortement l'importance de l'univers affectif de Nicolas. En l'analysant, Sabri Moussa ne cherche pas à faire comprendre mais à faire sentir. C'est aussi de cette manière qu'il décrit la beauté austère du Darhib.

Faut-il prendre cette œuvre pour un roman réaliste ? Certes, l'auteur présente un tableau vivant de la société égyptienne à un moment précis de son histoire mais, à y regarder de près, c'est le fictif qui fonde le réel. Quand on a refermé le livre, une impression subsiste : tout ce qui n'est pas le désert est addition.

Les semeurs de corruption est une œuvre pénétrante, une admirable analyse de la vie d'un homme à la poursuite d'un rêve. C'est un livre exceptionnel par cela même que Sabri Moussa montre comment tout être humain livré à lui-même retrouve le paganisme salvateur des premiers âges de l'humanité. Dans ce roman riche en métaphores, il n'est pas une image de trop. En effet, les visions qui appellent ces métaphores sont tempérées par la force de la concision qui, chez cet écrivain, est une preuve de rigueur alliée à une grande sensibilité. Dès les premières pages qui plantent le décor de l'histoire de Nicolas, le lecteur est saisi par la manière dont l'auteur expose une plainte muette et un bonheur d'une qualité particulière. Un bonheur qui, se passant de

l'indifférence et de la communion, est le fruit du retour à un paganisme libérateur. La progression de l'action est sans faiblesse et de l'art le mieux maîtrisé, comme sont remarquables le silence, la paix et la tendresse qui s'installent dès le début du roman. Suspense et scènes cruelles ponctuent la marche vers un dénouement, une « catastrophe », au sens racinien du terme. Puis, comme il se doit, l'orage passé, le calme lui succède.

L'essentiel du livre est, outre le désert qui occupe une place centrale, l'aventure de Nicolas, un homme pris dans les rets de l'histoire et qui cherche le bonheur en dehors d'elle. Un trouble infiniment profond parcourt la vie de cet aventurier : comment se définir et préserver son être face à ceux dont le métier est de semer la corruption ? C'est une question muette est posée aux gens qui vivent dans l'histoire d'où le héros a choisi de sortir. Elle est en vérité fondamentale.

On serait tenté de voir dans ce roman une sorte de prophétie de ce que nous vivons aujourd'hui. Notre monde où le seul moteur est l'argent qui donne aux puissants un pouvoir cynique et écrase les faibles et les idéalistes est-il viable ? À cette autre question, *Les semeurs de corruption*, une œuvre d'une grande intensité et d'une profondeur qui dépassent son cadre apparent, répond par la négative. Dans ce qui survit de l'anéantissement et de la perte des illusions, c'est la face nocturne d'un homme qui est alors projetée dans la lumière. Enfin sorti de l'histoire, l'homme apparaît dans sa vérité. Sabri Moussa n'hésite pas à jeter un regard qui met à nu des idées. Il montre des êtres socialement inférieurs livrés aux puissants, qui ne se conduisent pas comme des hommes, mais comme des bêtes qui donnent libre cours à la brutalité de leurs appétits. Le cynisme d'une certaine classe sociale peut, à l'occasion, devenir une réalité effrayante. C'est pour le rappeler que l'auteur fait en sorte que les cruautés que subissent les faibles – Abd Rabbou Krichab, les Bédouins, la jeune Ilya – ponctuent la progression de l'action.

Mais, dans ce roman, l'art du récit et la lucidité de l'analyse ne sont pas tout ce qui marque lecteur. Il y a plus que cela. La lecture de ce roman est de la plus grande utilité pour tout être humain sensible à la richesse de la souffrance. L'enchaînement implacable des faits impose une autre leçon : l'homme qui choisit de sortir de l'histoire s'installe dans le tragique salvateur des êtres revenus aux temps heureux du paganisme et de la communion avec la nature. Mourir au monde des hommes, c'est accéder à une forme de vie libérée des contingences et des obligations. L'absolu est au bout des illusions perdues, c'est ce qu'illustre l'aventure de Nicolas. Quant au désert, on peut déceler dans la manière dont Sabri Moussa décrit son mystère et sa majesté la volonté de restituer à la vie la dimension invisible qui lui est inhérente : celle du surnaturel.

Les semeurs de corruption est surtout l'analyse d'une souffrance féconde. Une souffrance nécessaire pour accéder à la paix. Au fil de la lecture, on y découvre ce qui échappe à la parole et à la raison. Une première conclusion s'impose : notre existence est faite d'accidents et de

catastrophes. La seconde conclusion est aussi un remède pour soigner l'existence souffrante, à moins qu'il ne vaille aussi pour guérir de la vie : profonde et cruelle, la sensualité païenne est la seule expérience salvatrice capable de libérer l'homme des contingences qui étouffent sa nature. Le roman se termine par la conquête de l'insaisissable. Le bonheur et le tragique sont rendus avec une exactitude inquiétante. L'action s'achève dans un monde revenu au jour de sa création. Un monde d'harmonie où nulle rupture ne vient séparer Nicolas – désormais apaisé - du désert primal où il a trouvé refuge et réconfort. Une forme de bonheur proposée à tout être humain en quête de vérité et d'absolu. En insistant sur ce point, Sabri Moussa rend la conquête du merveilleux vraisemblable.

A. G.